

décider à partir, il faille lui donner des habits et un cheval, voilà qui a été inventé par les Lamas ignorants et trompeurs, qui veulent amasser des richesses aux dépens de leurs frères.

La manière d'enterrer les morts parmi les Tartares n'est pas uniforme, et les Lamas ne sont convoqués que pour les funérailles les plus solennelles. Aux environs de la grande muraille, partout où les Mongols se trouvent mêlés aux Chinois, les usages de ces derniers ont insensiblement prévalu. Ainsi, dans ces endroits, la manière chinoise est généralement en vigueur : le corps mort est enfermé dans un cercueil, qu'on dépose ensuite dans un tombeau. Dans le désert, parmi les peuples véritablement nomades, toute la cérémonie des funérailles consiste à transporter les cadavres sur le sommet des montagnes, ou dans le fond des ravins. On les abandonne ainsi à la voracité des animaux sauvages et des oiseaux de proie. Il n'est rien d'horrible à voir comme ces restes humains, qu'on rencontre parfois dans les déserts de la Tartarie, et que se disputent avec acharnement les aigles et les loups.

Les Tartares les plus riches font quelquefois brûler leurs morts avec assez de solennité. On bâtit avec de la terre une espèce de grand fourneau de forme pyramidale : avant qu'il soit terminé, on y place le cadavre debout, entouré de combustible; puis on continue la maçonnerie, de manière à ce que tout soit entièrement recouvert; on laisse seulement une petite porte dans le bas, et une ouverture au sommet, pour laisser passage à la fumée et entretenir un courant d'air. Pendant la combustion, des Lamas entourent le monument et récitent

des prières. Le cadavre étant suffisamment brûlé, on démolit le fourneau, et on retire les ossements qu'on porte au grand Lama : celui-ci les réduit en poudre très-déliée, et après y avoir ajouté une quantité égale de farine de froment, il pétrit le tout avec soin, et façonne de ses propres mains des gâteaux de diverses grosseurs, qu'il place ensuite les uns sur les autres, de manière à figurer une petite pyramide. Quand les ossements ont été préparés de la sorte par le grand Lama, on les transporte en grande pompe dans une tourelle bâtie, par avance, dans un lieu désigné par le devin.

On donne presque toujours aux cendres des Lamas une sépulture de ce genre. On rencontre un grand nombre de ces petites tours funéraires sur le sommet des montagnes et aux environs des lamaseries; on peut encore en voir dans les contrées d'où les Mongols ont été chassés par les Chinois. Ces pays ne portent presque plus l'empreinte du séjour des Tartares. Les lamaseries, les pâturages, les bergers avec leurs tentes et leurs troupeaux, tout a disparu, pour faire place à de nouveaux peuples, à de nouveaux monuments et à des mœurs nouvelles. Seulement quelques tourelles élevées sur les sépultures restent encore debout comme pour attester le droit des anciens possesseurs de ces contrées, et protester contre l'envahissement des *Kitat*.

Le lieu le plus renommé des sépultures mongoles est dans la province du *Chan-Si*, à la fameuse lamaserie des Cinq-Tours (*Ou-Tay*). Au dire des Tartares, la lamaserie des Cinq-Tours est le meilleur pays qu'on puisse trouver pour une bonne sépulture : la terre en est si sainte, que ceux qui ont le bonheur d'y être enterrés

sont certains d'y effectuer une excellente transmigration. La merveilleuse sainteté de ce pays est attribuée à la présence de Bouddha, qui depuis quelques siècles s'y est logé dans l'intérieur d'une montagne. En 1842, le noble *Tokoura*, dont nous avons eu déjà occasion de parler, transporta les ossements de son père et de sa mère aux Cinq-Tours, et il eut le bonheur infini d'y contempler le *vieux Bouddha*. « Derrière la grande lamaserie, nous dit-il, il y a une montagne très-élevée qu'on doit gravir en rampant des pieds et des mains. Avant d'arriver au sommet, on rencontre un portique taillé dans le roc. On se couche ventre à terre, et on regarde par une petite ouverture pas plus grande que le trou d'une embouchure de pipe : il faut rester assez longtemps avant de pouvoir distinguer quelque chose; peu à peu on finit par s'habituer à regarder par ce petit trou, et on a enfin le bonheur d'apercevoir tout à fait dans l'enfoncement de la montagne la face du vieux Bouddha. Il est assis, les jambes croisées, sans rien faire. Il y a autour de lui des Lamas de tous les pays qui lui font continuellement prostration. »

Quoi qu'il en soit de l'anecdote de *Tokoura*, il est certain que les Tartares et les Thibétains mêmes se sont laissé fanatiser d'une manière inconcevable, au sujet de la lamaserie des Cinq-Tours. On rencontre fréquemment, dans les déserts de la Tartarie, des Mongols portant sur leurs épaules les ossements de leurs parents, et se rendant en caravane aux Cinq-Tours, pour acheter presque au poids de l'or quelques pieds de terre où ils puissent élever un petit mausolée. Il n'est pas jusqu'aux Mongols du *Torgot*, qui n'entreprennent des voyages

d'une année entière, et d'une difficulté inouïe, pour se rendre dans la province du *Chan-Si*.

Pour dire toute la vérité sur le compte des Tartares, nous devons ajouter que leurs rois usent parfois d'un système de sépulture qui est le comble de l'extravagance et de la barbarie : on transporte le royal cadavre dans un vaste édifice construit en briques, et orné de nombreuses statues en pierre, représentant des hommes, des lions, des éléphants, des tigres, et divers sujets de la mythologie bouddhique. Avec l'illustre défunt, on enterre dans un large caveau, placé au centre du bâtiment, de grosses sommes d'or et d'argent, des habits royaux, des pierres précieuses, enfin tout ce dont il pourra avoir besoin dans une autre vie. Ces enterrements monstrueux coûtent quelquefois la vie à un grand nombre d'esclaves : on prend des enfants de l'un et de l'autre sexe, remarquables par leur beauté, et on leur fait avaler du mercure jusqu'à ce qu'ils soient suffoqués; de cette manière, ils conservent, dit-on, la fraîcheur et le coloris de leur visage, au point de paraître encore vivants. Ces malheureuses victimes sont placées debout, autour du cadavre de leur maître, continuant, en quelque sorte, de le servir comme pendant sa vie. Elles tiennent dans leurs mains la pipe, l'éventail, la petite fiole de tabac à priser, et tous les autres colifichets des majestés tartares.

Pour garder ces trésors enfouis, on place dans le caveau une espèce d'arc pouvant décocher une multitude de flèches à la file les unes des autres. Cet arc, ou plutôt ces arcs nombreux unis ensemble, sont tous bandés, et les flèches prêtes à partir. On place cette espèce de ma-

chine infernale de manière à ce qu'en ouvrant la porte du caveau, le mouvement fasse décocher la première flèche sur l'homme qui entre. Le décochement de la première flèche fait aussitôt partir la seconde, et ainsi de suite jusqu'à la dernière; de sorte que le malheureux, que la cupidité ou la curiosité porterait à ouvrir cette porte, tomberait percé de mille traits dans le tombeau même qu'il voudrait profaner. On vend de ces machines meurtrières toutes préparées chez les fabricants d'arcs. Les Chinois en achètent quelquefois pour garder leur maison pendant leur absence.

Après deux jours de marche, nous entrâmes dans le pays appelé royaume de Éfe; c'est une portion du territoire des huit bannières, que l'empereur *Kien-Long* a démembrée en faveur d'un prince des Khalkhas. *Sun-Tché*, fondateur de la dynastie Mantchoue, avait dit: « Dans le midi ne jamais établir de rois; dans le nord ne jamais interrompre les alliances. » Cette politique a été depuis exactement suivie par la cour de Péking. L'empereur *Kien-Long*, pour s'attacher le prince dont il est question, lui avait donné sa fille en mariage; il espérait par ce moyen le fixer à Péking, et diminuer ainsi la puissance toujours redoutée des souverains khalkhas. Il lui fit bâtir, dans l'enceinte même de la ville jaune, un palais aussi grand que magnifique; mais le prince mongol ne put se faire aux habitudes gênantes et tyranniques d'une cour. Au milieu de la pompe et du luxe accumulés autour de lui, il était sans cesse poursuivi par le souvenir de sa tente et de ses troupeaux; il regrettait même les neiges et les frimas de son pays natal. Les caresses de la cour ne pouvant dissiper ses intolérables en-

nuis, il parla de s'en retourner dans ses prairies du Khalkhas. D'un autre côté, sa jeune épouse, habituée à la mollesse de la cour de Péking, ne pouvait soutenir l'idée d'aller passer ses jours dans les déserts, en la compagnie des laitières et des gardiens de troupeaux. L'Empereur usa d'un tempérament, qui paraissait condescendre aux désirs de son gendre, sans trop contrarier la répugnance de sa fille. Il démembra une portion du *Tchakar* et en dota le prince mongol; il lui fit bâtir au milieu de ces solitudes une petite ville magnifique, et lui donna cent familles d'esclaves habiles dans l'industrie et les arts de la Chine. De cette manière, en même temps que la jeune Mantchoue conservait l'avantage d'habiter une ville et d'avoir une cour, le prince mongol pouvait aussi, de son côté, jouir de la paix au milieu de la Terre des herbes, et y trouver toutes les délices de cette vie nomade, dans laquelle il avait passé ses premiers jours.

Le roi de Éfe a amené avec lui, dans son petit royaume, un grand nombre de Mongols-Khalkhas, qui habitent, sous des tentes, le pays donné à leur prince. Ces Tartares ont conservé la réputation de force et de vigueur qu'on attribue généralement aux gens de leur nation. Ils sont tenus pour les plus terribles lutteurs de la Mongolie méridionale. Dès leur bas âge, ils s'adonnent aux exercices gymnastiques; et chaque année, lorsqu'il doit y avoir à Péking quelque lutte publique, ils ne manquent pas de s'y rendre en grand nombre, pour obtenir les prix proposés aux vainqueurs, et soutenir la réputation de leur pays. Quoique de beaucoup supérieurs en force aux Chinois, ils ne laissent pas quelquefois d'être

terrassés par leurs adversaires, ordinairement plus agiles, mais surtout plus rusés.

Dans la grande lutte de l'année 1843, un athlète du royaume de Éfe avait mis hors de combat tous ceux qui s'étaient présentés, Tartares ou Chinois. Son corps, de proportions gigantesques, était appuyé sur ses jambes comme sur deux inébranlables colonnes; ses mains, semblables à des crampons, saisissaient ses antagonistes, les soulevaient et les précipitaient à terre, presque sans effort. Nul n'avait pu tenir devant sa force prodigieuse, et on allait lui assigner le prix, lorsqu'un Chinois se présenta sur l'arène. Il était maigre, de petite taille, et semblait de toute façon n'être propre qu'à augmenter le nombre des victoires du lutteur tartare. Il s'avança cependant d'un air ferme et assuré, et le Goliath du royaume de Éfe se préparait déjà à l'étreindre de ses bras vigoureux, lorsque le Chinois, qui avait la bouche remplie d'eau, la lui cracha inopinément au visage. Le premier mouvement du Tartare fut de porter les mains à ses yeux pour se débarbouiller; mais le rusé Chinois, l'ayant saisi brusquement au corps, lui fit perdre l'équilibre, et le terrassa, au milieu des éclats de rire de tous les spectateurs.

Ce trait nous a été raconté par un cavalier tartare qui voyagea quelque temps avec nous, pendant que nous traversions le royaume de Éfe. Chemin faisant, il nous faisait remarquer çà et là dans le lointain, des enfants qui jouaient à la lutte. C'est l'exercice favori de tous les habitants de notre pays de Éfe, nous disait-il; chez nous on n'estime que deux choses dans un homme, savoir bien aller à cheval, et être fort à la lutte. Nous rencon-

trâmes une troupe d'enfants, qui s'exerçaient à la gymnastique sur les bords du sentier que nous suivions; nous pûmes les examiner à loisir de dessus nos montures, et leur ardeur redoubla bientôt, quand ils s'aperçurent que nous les regardions. Le plus grand de la troupe, qui ne paraissait pas avoir plus de huit à neuf ans, prit entre ses bras un de ses camarades, presque de même taille que lui, et tout rond d'embonpoint; puis il s'amusa à le jeter au-dessus de sa tête et à le recevoir entre ses mains, à peu près comme on ferait d'une balle. Il répéta sept à huit fois le même jeu; et pendant qu'à chaque coup nous frémissions de crainte pour la vie d'un enfant, la bande joyeuse ne faisait que gambader, et qu'applaudir par ses cris au succès des acteurs.

Le vingt-deuxième jour de la huitième lune, aussitôt que nous fûmes sortis du petit royaume de Éfe, nous gravîmes une montagne aux flancs de laquelle croissaient quelques bouquets de sapins et de bouleaux. Leur vue nous causa un plaisir extrême; les déserts de la Tartarie sont généralement si déboisés et d'une nudité si monotone, qu'on ne peut s'empêcher d'éprouver un certain bien-être, quand on rencontre, de temps à autre, quelques arbres sur son passage. Mais ces premiers mouvements de joie furent bientôt comprimés par un sentiment d'une nature bien différente; nous fûmes comme glacés d'effroi en apercevant, à un détour de la montagne, trois loups énormes, qui semblaient nous attendre avec une calme intrépidité. A la vue de ces vilaines bêtes, nous nous arrêtâmes brusquement et comme par instinct. Après ce premier instant de stupeur générale, Samdadchiemba descendit de son petit mulet, et

courut tirailler avec violence le nez de nos chameaux. Ce moyen réussit à merveille ; nos pauvres animaux poussèrent des cris si perçants et si épouvantables, que les loups effrayés s'en allèrent à toutes jambes. Arsalan qui les voyait fuir, croyant sans doute que c'était de lui qu'ils avaient peur, se mit à les poursuivre de toute la force de ses jarrets ; bientôt les loups firent volte-face, et le portier de notre tente eût été infailliblement dévoré, si M. Gabet n'eût volé à son secours en poussant de grands cris, et en tiraillant le nez de sa chamelle. Les loups, ayant pris la fuite une seconde fois, disparurent sans que personne songeât plus à les poursuivre de nouveau.

Quoique le défaut de population paraisse abandonner les immenses déserts de la Tartarie aux bêtes sauvages, les loups pourtant s'y rencontrent assez rarement. Cela vient sans doute de la guerre incessante et acharnée que leur font les Mongols ; ils les poursuivent partout à outrance ; ils les regardent comme leur ennemi capital, à cause des grands dommages qu'ils peuvent causer à leurs troupeaux. La nouvelle qu'un loup a apparu dans le voisinage, est, pour tout le monde, le signal de monter à cheval ; comme il y a toujours, près de chaque tente, des chevaux sellés par avance, en un instant la plaine est couverte de nombreux cavaliers, tous armés de leur longue perche. Le loup a beau courir dans toutes les directions, il rencontre partout des cavaliers qui se précipitent sur lui. Il n'est pas de montagne si raboteuse et si ardue, où les chevaux des Tartares, agiles comme des chevreuils, ne puissent l'aller poursuivre. Le cavalier qui est enfin parvenu à lui passer le nœud coulant

autour du cou, se sauve au galop, en le traînant après lui, jusqu'à la tente la plus voisine ; là, on lui lie fortement le museau, afin de pouvoir le torturer en toute sécurité ; pour le dénoûment de la pièce, on écorche l'animal tout vif, puis on le met en liberté. Pendant l'été, il vit encore ainsi plusieurs jours ; mais en hiver, exposé sans fourrure aux rigueurs de la saison, il meurt incontinent gelé de froid.

Il y avait encore peu de temps que nous avions perdu de vue nos trois loups, lorsque nous fîmes une rencontre assez bizarre. Nous vîmes venir à nous deux chariots traînés chacun par trois bœufs, et suivant la même route que nous, mais en sens inverse. A chaque chariot étaient attachés, par de grosses chaînes en fer, douze chiens d'un aspect effrayant et féroce : quatre sur chaque côté, et quatre par derrière ; ces voitures étaient chargées de caisses carrées enduites de vernis rouge ; les conducteurs se tenaient assis sur les caisses, et dirigeaient de là leur attelage. Il nous fut impossible de conjecturer quelle pouvait être la nature de leur chargement, pour qu'ils crussent ne pouvoir faire route qu'avec cette horrible escorte de cerbères. D'après les usages du pays, nous ne pûmes pas les questionner sur ce point ; la plus légère indiscretion nous eût fait passer à leurs yeux pour des gens animés d'intentions mauvaises. Nous nous contentâmes de leur demander si nous étions encore très-éloignés de la lamaserie de *Tchortchi*, où nous espérions arriver ce jour-là ; mais les aboiements des chiens et le fracas de leurs chaînes nous empêchèrent d'entendre leur réponse.

En cheminant dans le fond d'une vallée, nous remar-

quâmes sur la crête d'une montagne peu élevée, qui était devant nous, comme une longue file d'objets immobiles et de forme indéterminée. Bientôt la chose nous parut ressembler à de formidables batteries de canons, dressés sur une même ligne. Plus nous avançons, plus les objets se dessinant avec netteté venaient nous confirmer dans cette pensée. Il nous semblait voir distinctement les roues des fourgons, les affûts, les écouvillons, et surtout les bouches de ces nombreux canons braqués sur la plaine. Mais comment faire entrer dans notre esprit, qu'une armée, avec tout son train d'artillerie, pouvait se trouver là dans le désert, au milieu de cette profonde solitude ? Tout en nous abandonnant à mille conjectures extravagantes, nous pressions notre marche ; car nous étions impatients d'examiner de près cette étrange apparition. Notre illusion ne fut complètement dissipée, que lorsque nous arrivâmes tout à fait au-dessus de la montagne. Ce que nous avions pris pour des batteries de canons, était une longue caravane de petites charrettes mongoles. Nous rîmes beaucoup de notre méprise, mais nous ne fûmes nullement surpris d'être demeurés si longtemps dans l'illusion. Ces petites charrettes à deux roues étaient toutes au repos, et appuyées sur leur brancard ; chacune d'elles était chargée d'un sac de sel, enveloppé dans une natte dont les rebords dépassaient l'extrémité du sac, de manière à figurer assez exactement la bouche d'un canon. Les Mongols conducteurs de cette caravane faisaient bouillir leur thé en plein air, pendant que leurs bœufs étaient occupés à brouter de l'autre côté de la montagne.

Le transport des marchandises, à travers les déserts

de la Tartarie, se fait ordinairement, à défaut de chameaux, par le moyen de ces petites charrettes à deux roues. Quelques barres de bois brut entrent seules dans leur fabrication ; aussi elles sont d'une légèreté si grande, qu'un enfant peut les soulever avec aisance. Les bœufs qui les traînent ont tous un petit cercle en fer passé dans les narines ; à ce cercle est une corde qui attache le bœuf à la voiture qui précède : ainsi toutes ces charrettes, depuis la première jusqu'à la dernière, se tiennent ensemble et forment une longue file non interrompue. Les Mongols qui conduisent ces caravanes sont ordinairement à califourchon sur les bœufs ; rarement on les voit assis sur la voiture, et presque jamais à pied. La route qui va de Péking à Kiaktha, tous les chemins qui aboutissent à *Tolon-Noor*, à *Kou-Kou-Hote*, ou au grand *Kouren*, sont incessamment couverts de ces longues files de voitures. Longtemps avant de les apercevoir, on entend le son lugubre et monotone des grosses cloches en fer que les bœufs portent suspendues à leur cou.

Après avoir pris une écuellée de thé au lait avec les Mongols que nous avons rencontrés sur la montagne, nous continuâmes quelque temps encore notre route. Le soleil était sur le point de se coucher, lorsque nous dressâmes notre tente sur les bords d'un ruisseau, à une centaine de pas environ de la lamaserie de *Tchortchi*.